

CHAPITRE I

L'enfant

« Peut-être » dit-elle d'un air distingué mais néanmoins légèrement dégoûté.

L'enfant avait été marqué par cette voix pointue, un peu méprisante.

Dans son souvenir ne reste que l'émotion suscitée par cette voix. Il avait dû l'entendre dans un salon, un commerce, éventuellement un café, mais pas dans la rue. Non, ce n'était pas une de ces voix qu'on entend dans la rue, chantante, gouailleuse, impérative ou vindicative, selon l'heure ou le quartier. C'était une voix de quelqu'un qui se croit supérieur, qui a l'habitude de commander, qui veut en imposer, la voix d'une femme bien habillée, avec certainement un chapeau (à l'époque les femmes portaient encore des chapeaux). L'enfant avait détesté cette voix de patronne, d'institutrice.

Sa mère, elle, avait une voix douce. Il lui arrivait de crier après lui, même de lui donner une gifle, mais il savait qu'elle l'aimait.

La voix de la femme l'écrasait, le ravalait au rang de déchet.

Plus tard, il s'était souvent sauvé en entendant des voix semblables, de ces voix qui le paralysaient, qui lui faisaient avoir honte de lui-même, qui lui signifiaient qu'il n'était qu'un pauvre gosse ignorant, sans esprit, désespérément lourdaud.

Oui, sa mère avait la voix douce.

Mais des années après, en y repensant, il dut reconnaître avec tristesse qu'il ne se souvenait plus de la voix de sa mère. « Imaginer

dans sa tête la voix de quelqu'un c'est pas possible », avait-il fini par conclure.

Quand il se trouvait seul dans sa chambre, il pouvait se souvenir du visage d'un copain, d'une fille qui lui avait souri dans la rue, de la cour de récré avec son préau, du chien de la voisine, il pouvait retrouver le goût de la madeleine (comme tout le monde, naturellement...), l'odeur d'urine du pépé, mais une voix il n'arrivait pas à la reconstituer dans sa tête. Il disait : « Pour reconnaître une voix, il faut l'entendre. »

Il s'est demandé pourquoi il s'était mis à penser à cette voix de femme. Il devait être un peu inquiet. Il lui arrivait souvent d'être envahi par un sentiment diffus d'inquiétude. Parfois, il pensait à ce qu'il ferait quand il serait grand. Quand il prenait le tram avec son père, il était toujours très fier de voir que son père ne payait pas sa place comme les autres. Il présentait sa carte de police et cela suffisait. Lui aussi, se disait-il, plus tard, il serait policier et comme son père il pourrait mettre sous le nez du contrôleur la carte barrée des trois bandes tricolores et il n'aurait pas à payer sa place.

À vrai dire, l'idée d'être adulte ne lui plaisait pas. Il n'aimait pas les adultes. Ils lui paraissaient arrogants, prétentieux, grossiers, méprisants, cruels, Ils semblaient mener leur vie en dépit du bon sens. Ils étaient souvent moches. Quand ils dansaient, au rythme de musiques sirupeuses, ils étaient à la fois répugnants et ridicules.

Lorsque le garçon voulait les intéresser aux héros qu'il avait découverts à travers ses lectures, ils ne s'enthousiasmaient pas, soulevaient avec condescendance. Manifestement, ils ne comprenaient rien. Ils étaient totalement insensibles au courage des personnages, à la beauté de l'héroïne, à la passion qui les brûlait tous. Les adultes qu'il côtoyait étaient engoncés dans leur médiocrité comme le clochard dans sa crasse. Très vite, il renonça à leur faire part de ses sentiments. Il répondait par deux mots, au plus, aux questions qu'on lui posait, toujours les mêmes. « Comment t'appelles-tu ? Quel âge as-tu ? Est-ce que tu travailles bien en classe ? » Sa mère expliquait qu'il était timide.

Pourtant, il s'arrangeait pour être toujours au milieu des adultes. Enfant unique, il accompagnait toujours ses parents, faisait semblant de jouer à leurs pieds mais ne perdait pas un mot de leurs conversations.

C'était la guerre. Ses parents avaient dû abandonner précipitamment leur maison. Chacun avait dû partir dans une direction différente et ignorée de l'autre.

Lui avait été conduit chez sa grand-mère, à la campagne. Il se souvenait encore du gros cheval de labour qui lui donna un jour un coup de sabot, des poules qu'il poursuivait, du chat dont il avait coupé les moustaches, de l'effarement de l'aïeule après qu'il se soit cisailé les cheveux à grands coups de ciseau. Il vivait dans un livre de la comtesse de Ségur. Cela dura quelques mois.

Un jour, il apprit qu'il allait rejoindre sa mère, loin. Il n'avait pas gardé de souvenirs des retrouvailles. Il se souvenait, par contre, d'un train de munitions qui avait été bombardé et qui, pendant des heures, ne cessa d'exploser. C'était un dimanche. Les gens allèrent l'après-midi à la gare comme ils seraient allés au spectacle.

Sur le même palier que le petit appartement où il vivait avec sa mère, habitait un couple qui venait d'avoir un bébé. Le garçon avait attrapé la rougeole. Il passa la maladie au bébé qui mourut. C'est ce qu'on lui dit. Des décennies après, il se sentait encore coupable de cette mort.

Au bout de plusieurs semaines, la mère et le Garçon purent rejoindre le père. Ce jour-là, il faisait très chaud. Son père lui donna à manger une tartine avec du beurre tout fondu. Il fut surpris mais trouva cela bon.

Ce qu'il ne savait pas encore, c'est qu'il venait d'arriver dans une ville dont il ne parviendrait plus à se défaire. Bien qu'il n'y habita guère que quatre ans, il y reviendrait toute sa vie. Car, c'est là qu'il avait appris à ouvrir les yeux, à rire, à rêver, à s'interroger sur lui et sur le monde. Il avait 10 ans quand il quitta cette ville, mais l'essentiel avait été fait.

Il découvrit, très vite, qu'il y avait dans cette ville, la jeune femme la plus merveilleuse du monde.

Elle avait 27 ans alors qu'il n'en avait que 6 lorsqu'il la vit la première fois. Elle lui parlait d'égal à égal. Jamais elle ne lui faisait la morale, jamais elle ne lui disait qu'il fallait faire ceci ou pas cela. Non, elle se contentait de rire, de chanter, de raconter des histoires drôles et inattendues. Elle suscitait en lui une telle admiration qu'il lui était impensable de la décevoir, d'avouer qu'il avait peur lorsque hurlaient les sirènes annonciatrices d'un bombardement ou de pleurer lorsqu'il s'écorchait les genoux en tombant de son vélo.

Elle-même ne semblait avoir peur de rien, pas même du qu'en dira-t-on. Elle lui apprit aussi l'humour et à ne pas se prendre au sérieux. À ne rien prendre au sérieux. Elle lui fit découvrir, sans jamais chercher à le faire, cette liberté qui rend l'esclave l'égal du maître. Pour elle, il voulait être un garçon parfait. Des années plus tard, alors qu'il avait quitté la ville, quand ses notes scolaires désespéraient ses parents, la pire des menaces était qu'on songe à en avertir son idole.

La jeune femme travaillait à la Poste, vivait alors sans son mari, prisonnier de guerre, et n'avait pas d'enfant. Le père du garçon tomba, lui aussi, un instant, sous son charme car l'enfant vit sa mère pleurer. Il en fut bouleversé mais tout rentra vite dans l'ordre.

La jeune femme n'avait jamais connu son propre père, tué au front dès le début du premier grand carnage du siècle, alors qu'elle était encore dans le ventre de sa mère. Celle-ci éleva seule sa fille et lui montra le chemin de la bonté, du dévouement, de la générosité sans limite.

La mère de la jeune femme tenait un commerce d'alimentation proche de la cathédrale. Le garçon s'y rendait à la sortie de l'école en attendant que sa propre mère revienne du travail. Il y passait aussi une partie de ses jeudis. C'est auprès d'elle, qu'il se confiait lorsqu'il avait un grave problème à résoudre. C'est donc auprès d'elle qu'il chercha à savoir si le père Noël existait vraiment. C'est

dans ses bras qu'il se jeta, affolé, le jour où il crut avoir incendié l'appartement de ses parents.

Il lui arrivait de l'aider à coller, sur de grandes feuilles, les tickets de rationnement que les clients devaient présenter pour faire leurs achats. Il était très fier qu'on lui confie cette tâche.

À travers cette mère et cette fille, l'enfant allait se construire une image idéale de la femme, faite de respect et de vénération. Peu de femmes supportèrent dans sa vie la comparaison avec ce modèle inconscient. Lorsque cela arrivait, elles devenaient pour lui sources à la fois d'éblouissement et de paralysie. Il les mettait de facto — pour leur malheur et le sien — sur un piédestal. Cela n'allait pas lui simplifier la vie.

À cette époque, il ne souffrait pas de la solitude. Il s'y complaisait même. Il lui arrivait de passer une grande partie des jeudis seul dans le petit appartement loué par ses parents, non loin du magasin d'alimentation.

Sa mère avait exigé très tôt qu'il fasse lui-même son lit. Il était souvent chargé d'éplucher des pommes de terre pour le repas de midi. Son imagination transformait cette occupation fastidieuse en combats épiques. Le couteau devenait un avion de l'Armée rouge qui piquait sur les chars allemands représentés par les patates au fond du panier. « Touché » hurlait-il lorsque le couteau se fichait dans le légume.

Le jeudi, la menace la plus terrible était d'avoir à recopier dans un cahier, à la demande de sa mère, le présent, l'imparfait, le passé simple et le futur du verbe être ou avoir.

Trop c'était trop. Aussi, il négociait, pleurait, se lamentait pour n'avoir à conjuguer que deux temps, au grand maximum. Il arrivait rarement à fléchir sa mère.

Ne fallait-il pas qu'il ait encore le temps de jouer avec ses soldats de plomb ou à ces jeux passionnants qu'il inventait de toute pièce ? Il aimait lire aussi. C'est excité par la lecture de l'assaut d'un château en proie à un incendie, décrit dans *Ivanhoé*, qu'il mit le feu aux rideaux. Ce jour-là, il s'était armé d'un bout de bois qu'il avait enflammé au contact des braises du poêle et s'était mis à courir, en

poussant des cris de sioux, à travers l'appartement. Il passa trop près des rideaux qui s'enflammèrent. Il eut le réflexe d'éteindre les premières flammes avec le contenu d'une bouteille d'eau. Les dégâts avaient été insignifiants, mais l'effet sur son esprit fut le même que s'il avait mis le feu à tout le quartier.

À l'époque, les pires canailleries consistaient à tirer les sonnettes ou à verser de l'eau sur les chapeaux des dames qui passaient sous la fenêtre. Il arrêta très vite ce genre d'exercice car il se faisait prendre presque à chaque fois. C'est certainement de là que provient ce comportement sérieux qu'il adoptera plus tard. Il avait compris très vite qu'il n'était pas assez malin pour être un filou.

Il avait aussi appris à se méfier de ses congénères. Son nom, à consonance étrangère, suscitait des ricanements. À cause de ses lunettes, on le traitait volontiers de serpent à lunettes et il restait à l'écart des bandes, ce qui était mal vu. Chaque année, ses parents s'obstinaient à l'envoyer en colonie de vacances, bien qu'il détestât cela. Il serrait les dents pour ne pas devenir la tête de turc du groupe.

Finalement, il ne s'en tira pas trop mal. D'une certaine façon, il avait appris dans ces colonies de vacances comment fonctionne un groupe et la manière de se comporter pour échapper à son emprise. Il fallait se placer à la marge, à l'extrême bordure, mais veiller à rester dans le cercle, pour ne pas prendre le risque d'être lynché.

Mais la méthode pouvait comporter des failles. Un jour, les monitrices avaient été chargées de faire la chasse aux poux qui cavalaient sur les têtes blondes. C'était à celui qui pouvait se vanter d'avoir le plus de poux. Quand ce fut à son tour d'être examiné, la monitrice dit « celui-là ne doit pas avoir de poux ». Il fut terrorisé à l'idée d'apparaître comme le merle blanc du groupe. Par chance, on finit par lui trouver un pou. Il était sauvé. Grâce à ce pou salvateur, il pouvait attester de son appartenance au groupe.

Ses parents l'avaient inscrit dans une école « libre », près de la cathédrale. C'est là qu'il apprit de manière imparable à détecter de loin une institutrice, à son ton, son regard glacial. Quand, dans un commerce, il était dans une file d'attente, il repérait tout de suite cette femme revêche, habillée strictement, l'air hautain, qui allait

prendre sa place, sous prétexte qu'il avait le temps d'attendre. Comme si un enfant avait le temps d'attendre, comme s'il n'avait rien d'autre à faire. Il faut être complètement à côté de la réalité pour s'imaginer une chose pareille. C'est de là que date sa méfiance absolue à l'égard des adjudants, des chefs de rayon, des sous-chefs de service, des contremaîtres, des curés, des directeurs, des préfets, de tous ceux qui portent dans leur tête un uniforme et des galons et qui pensent pouvoir décider pour les autres. Il faisait une exception pour les jeunes abbés en soutane qui, au patronage, jouaient au ballon avec lui et ne s'occupaient pas de savoir s'il ôtait ou non son béret quand il les croisait.

Il y avait, le dimanche, les ballades en vélo (celui du garçon était trop grand pour sa taille, et c'était tout un art pour lui de s'arrêter sans tomber), les pique-niques au bord de l'eau, les vipères dont il fallait se méfier quand on cherchait les champignons dans les bois, le pain et le jambon qu'il fallait quémander dans les fermes. Le garçon servait à attendrir les cœurs. « Regardez, le petit a faim, vous n'avez pas quelques œufs pour lui. » Le sourire de la jeune femme, toujours présente, servait tout autant à amadouer les fermiers.

Quand le garçon, zigzaguait avec son vélo sur les chemins cahoteux qui conduisaient aux fermes, son père régulièrement l'avertissait : « Ne tombe pas, tu vas casser le vélo », la jeune femme, avec sa voix rieuse, lui disait : « Ne tombe pas, tu vas casser les œufs. » Quant à sa mère, elle suppliait inquiète : « Fais attention, mon chéri, tu vas te faire mal. » Cela le faisait sourire. Il savait que chacun, à sa manière, l'aimait.

Sur les routes ombragées par de grands platanes, on pédalait en plaisantant et en chantant. Les Russes avaient gagné la bataille de Stalingrad, Radio Londres laissait entrevoir un prochain débarquement, les maquisards de plus en plus nombreux, allaient chasser l'ennemi. Le cauchemar allait finir, entendait-il. Pour tout dire, le garçon ne voyait pas en quoi consistait le cauchemar, mis à part la présence constante d'institutrices dans sa vie. Et ça, il savait que ni les Russes, ni les Américains ne l'en débarrasseraient.

Le premier plaisir physique que lui procura une fille fut celui qu'il connut grâce à une petite voisine qui l'obligeait à jouer à la

dînette des heures durant, ce qu'il détestait franchement. Cependant, un jour, elle l'entraîna mystérieusement dans l'appartement de ses parents. Il ne devait pas être loin de midi. Des pommes de terre en robe des champs mijotaient sur la cuisinière à gaz. Elle en éplucha une, fit fondre dessus une noix de beurre et la lui donna à manger. Ce fut l'éblouissement, l'extase. Depuis, il refait ce geste comme le prêtre refait, lors de la consécration, les gestes du Christ lors de la sainte Cène. « Faites ceci en mémoire de moi. »

Son père était chargé de remettre au cabinet du maréchal les rapports mensuels rédigés par les Renseignements généraux de la ville. Le garçon appréciait ces voyages car son père lui ramenait, à cette occasion, une belle boîte en métal pleine de pastilles Vichy.

Plus tard, les supérieurs de son père l'expédièrent faire des missions longues et lointaines car il était sous la menace d'une arrestation pour avoir sèchement refusé de collaborer avec la milice lancée dans une opération d'élimination des maquis de la région. Les parents de l'enfant ne cachaient pas leur hostilité à l'occupant. L'adolescent, cependant, s'interrogea longtemps sur la manière dont son père avait pu concilier ses convictions avec son travail dans la police de l'époque.

Quand dans les rues de la ville, il croisa les premiers militaires qui jetaient du haut de leur GMC des paquets de chewing-gum aux passants, il comprit instinctivement qu'un pan de sa vie allait se terminer.

Il pourrait raconter plus tard, comme un ancien combattant, la libération de la ville par les FTP et les FFI, les fusillades déclenchées par les derniers francs-tireurs embusqués dans les clochers des églises, se donner de l'importance en parlant des bombardements qui avaient frappé la ville quelques semaines auparavant, évoquer avec une émotion un peu forcée, le jour où dans la cour de son école il avait frémi en entendant la nouvelle du débarquement des alliés, un certain 6 juin.

Mais quelque chose lui disait que tout ceci allait vite basculer dans un passé définitivement révolu et que désormais il allait devoir s'adapter à une vie nouvelle qui serait peut-être moins douce

que celle qu'il avait vécue dans la ville. D'ailleurs, la déception qu'il ressentit lorsqu'il goûta son premier chewing-gum lui parut un mauvais présage.

Dans la ville, l'ambiance était encore légère. Tout le monde profitait de cette libération — à laquelle la grande majorité avait tant aspiré — pour se lâcher. On se remémorait des scènes qui paraissaient cocasses avec le recul.

L'enfant se souvenait, par exemple, de ces réunions surréalistes qui se constituaient, lors des bombardements, dans la cuisine adjacente au magasin d'alimentation. Une douzaine de personnes s'entassait là et spéculait sur l'endroit où aller tomber les bombes.

La propriétaire de tout le paquet de maisons alentour venait à chaque fois avec deux grands cartons contenant chacun un de ces immenses chapeaux qui lui donnaient grande allure mais qui la rendaient surtout ridicule.

En tout cas, c'était apparemment, dans son esprit, ce qu'elle avait de plus précieux à sauver ! La jeune femme détendait l'atmosphère en lançant : « Nous pourrions manger ; si nous devons mourir, ce serait mieux de mourir en mangeant. » Manifestement, personne ne songeait à se mettre à l'abri sous la maison, dans ces caves profondes dont on disait que, par des passages souterrains, on pouvait rejoindre la cathédrale médiévale.

On allait au théâtre écouter des opérettes, on se rendait au cinéma sans crainte. On allait manger et danser dans les guinguettes. Les femmes attendaient, dans l'excitation, le retour des prisonniers.

Mais vite, il y eut des scènes moins frivoles. Le garçon s'était trouvé ainsi mêlé avec la foule qui, le long des trottoirs, se pressait pour narguer les femmes au crâne tondu qu'on faisait défiler dans les rues. Un jour son père le conduisit au cimetière de la ville pour assister à l'exécution de miliciens, condamnés à mort. Le garçon haïssait les miliciens. Mais, il ressentit, sans bien savoir pourquoi, un grand soulagement quand son père lui dit que les exécutions avaient été reportées.

Quelques semaines plus tard, le père de l'enfant fût muté dans l'ancienne province annexée dont la grande ville était encore sous le feu de l'ennemi. La maison que la famille avait dû abandonner

précipitamment au début de la guerre était inhabitable à cause de bombardements. Le père de l'enfant s'employa à la faire remettre en état avec les moyens restreints de l'époque pour permettre à la famille de s'y réinstaller le plus vite possible.

Le départ définitif de la ville eu lieu début juillet, à la fin de l'année scolaire. Le voyage se fit en train, il fut long. Il donna à l'enfant l'occasion de beaucoup s'interroger. Fallait-il qu'il se réjouisse du changement ou qu'il s'en inquiète ? Les changements étaient plutôt de nature à l'exciter. Toute sa vie il aimera les voyages, les demeures nouvelles, tout ce qui pouvait provoquer des ruptures dans ses habitudes, y compris professionnelles. Il se lassait vite de tout ce qui était répétitif. C'est donc sans regret excessif qu'il quitta la ville et c'est tous les sens en éveil et ses émotions à fleur de peau qu'il s'apprêta à découvrir la grande ville où il allait désormais habiter.

Bien des années plus tard, revenu une nouvelle fois dans la ville, mais seul cette fois-ci, il s'était attablé à une terrasse de café, près de l'hôtel de ville. Il n'avait pas choisi ce café par hasard.

Il se souvenait y avoir été souvent avec ses parents. Il avait regardé autour de lui et s'était dit que personne ici ne connaissait la ville qu'il avait connue. Les gens qui déjeunaient à côté de lui semblaient des familiers. Le serveur leur souriait, leur lançait des plaisanteries. Il était l'étranger. Pourtant, à ses yeux, c'étaient eux les intrus.

Tout lui avait paru artificiel, faux : les paroles qui s'échangeaient, les voitures prises devant lui dans un embouteillage, les commerces alentour. Il avait alors éprouvé ce sentiment étrange d'avoir été propulsé comme par magie dans le futur. Ce qu'il vivait était, sans aucun doute, le fruit d'un enchantement. En réalité, il avait encore dix ans, ses parents étaient tout proches. Ce qu'il voyait, allait disparaître d'un coup, tout allait rentrer dans l'ordre. Sa mère allait lui demander à quoi il rêvait, pourquoi il n'avait pas obéi quand on lui avait dit qu'il fallait partir. Il donnerait une réponse vague. Encore une fois, il renoncerait à dire la vérité. Comment expliquer à sa mère qu'il venait de voir la ville telle qu'elle serait dans soixante ans, alors que tous ceux qui l'entouraient

présentement seraient morts. Seul rescapé, seul témoin d'une époque disparue, il était un zombi.

Lorsque l'enfant découvrit, dans la grande ville, la maison de ses parents — dont il avait tout oublié — il eut un choc. Jusqu'à présent, il avait vécu dans un petit appartement au premier étage d'un immeuble de la ville. Il n'y avait pas de salle de bains (à vrai dire, il n'imaginait même pas que cela puisse exister), pour aller aux WC il fallait descendre au rez-de-chaussée et espérer qu'ils soient libres. La cuisine était minuscule ; à côté, une pièce toute en longueur et sombre faisait office de pseudo salle à manger. La seule pièce grande et claire servait à la fois de salon et de chambre à coucher pour les parents et l'enfant.

Il n'avait jamais ressenti un malaise ou une honte à habiter là. Il s'y trouvait bien. À aucun moment, il n'avait été tarauté par l'idée de vivre dans une maison de riche. En réalité, il n'en voyait même pas l'intérêt.

Ses parents avaient dû lui parler de la maison où il allait vivre désormais, mais il y avait prêté peu d'attention. Aussi, fut-il pris de vertige lorsqu'il découvrit la grande cuisine, le bureau avec sa bibliothèque, la salle à manger avec son mobilier en bois massif et sombre, les WC à chaque étage, la chambre des parents qui avait un accès direct à une salle de bains, sa chambre qui donnait sur un jardin protégé par de hauts murs, la chambre d'amis où logera plus tard la bonne (il n'y avait pas d'autres mots à l'époque pour appeler celle qu'on désignera hypocritement, quelques lustres plus tard, « employée de maison »).

Mais ce qui devait le plus l'impressionner c'était la cage d'escalier grande et lumineuse où courait une rutilante rampe en inox sur laquelle il se laissera glisser, des années durant, pour passer du premier étage au rez-de-chaussée.

Il fut stupéfait aussi en voyant ses parents sortir de cantines — qui avaient été cachées pendant la guerre chez des oncles et tantes à la campagne — de la vaisselle en porcelaine, des verres en cristal, d'innombrables livres et de fabuleux bibelots.

C'était comme s'il venait de découvrir qu'il était tout à la fois noble chevalier, fils de prince, et descendant d'une lignée de héros.